

L'INSTANT

(Revue franco-catalane d'Art et Littérature)

Directeur : J. PEREZ-JORBA

SUMARI

Un grand poète catalan : Josep Carner, par J. PEREZ JORBA. — Girouette et Poème, par PIERRE ALBERT-BIROT. — Epitalami, par J. M. LOPEZ-PICÓ. — La civilisation de la mort, par M. J. NOVICOW. — Motius : L'esperit creador, par ALFONS MASERAS. — Per tu, la meva amada, par J. A. VANDELLÓS. — Aiguille des secondes, par RAIMON RAJKY. — Una nit d'ara fa poc a Paris, par R. PLANAS. — Les Livres, par LITUS. — Revues et journaux.

REDACCIÓ I ADMINISTRACIÓ

2, Rue Boucicaut -:- PARIS (XV^e)

Preu : 0 fr. 50 l'exemplar

Abonament: 5 fr. l'any

SURT CADA MES

LIVRE PARU

SANG EN ROVELL D'OU

POÈMES

de J. PEREZ-JORBA

5 pesetas le volume. En vente chez ROZIER, 26, rue de Richelieu, Paris.
Llibreria espanyola, 20, Rambla del mig, et principales librairies
à Barcelone.

« L'Instant » se trouve en vente à

PARIS. — Chez Rosier, 26, rue de Richelieu.

— Chez Stock, place du Théâtre-Français.

PERPIGNAN. — Chez Cazeylles, kiosque du « Petit Méridional »,
Place Arago.

— Chez Vergés, rue des Trois-Rois, n° 1.

— Chez Margerie, rue Mally, 6.

— Chez Brun, rue des Augustins, 22.

BARCELONE. — Galeries Laietanes, Crts Catalanes, 613.

— Kiosco Barcelonés, Rambla de Canaletas.

— Librairie Française, Rambla del mig, 8 et 10.

— Kiosque français, Rambla dels Estudis, 7.

— Nouvelle Librairie Française Louis Berge, 19, Rambla
del mig.

Adresser tout ce qui concerne la revue à

J. PEREZ-JORBA, *Directeur*,

2, rue Boucicaut, Paris (15°).

Un grand Poète Catalan: Josep Carner

Josep Carner est un poète ayant pour la Catalogne la même importance que La Fontaine pour la France. Le génie de la langue est par lui porté sans aucun artifice au plus haut degré de la perfection. C'est une source fraîche et pure. Ses images poétiques sont habillées avec une grâce parfaite, ses vers coulent avec la fluidité d'un fleuve sonore, ses émotions sont exprimées avec simplicité. Tout jeune encore — il est né à Barcelone en 1884 — il est déjà parvenu à la suprême aisance de la maîtrise. Peu de carrières littéraires sont aussi remplies de triomphes que la sienne ; on pourrait le tenir à la rigueur pour le poète préféré des muses.

Sans tomber dans l'exagération, on peut dire que son œuvre est une vaste forêt enchantée où l'on trouve des merveilles à foison. Il est indéniable que l'on y découvre délicieusement un art charmant et frais. La sensibilité du poète s'y épanouit de la manière la plus harmonieuse, sans heurts et sans à-coups. Ni les arbres de la mélancolie ni les montagnes du pessimisme ne jettent leur ombre sur son âme. Celle-ci navigue avec tranquillité dans l'océan de la vie quotidienne. Elle est soutenue par un esprit très sain et par une intelligence très fine. C'est d'ailleurs du fait de cette intelligence aux reflets cristallins que la sensibilité de Carner de même que sa pensée aux ailes transparentes se volatilisent. On pourrait en quelque sorte soutenir que de là vient le penchant du poète vers la culture d'un art subtil. Le sens avec lequel il le cultive est pourtant lumineux, mais d'une lumière qui se joue dans l'air et se perd dans le ciel. Au milieu de toutes les grâces dont elle s'orne à ravir, la personnalité de ce poète se caractérise surtout par sa fine ironie. Celle-ci le mène à regarder et à voir, tout à la fois en beauté et en caricature, la vie et les choses symboliques de la vie. Il se plaît à mettre en relief ce qu'il y a de poétiquement ridicule dans l'existence journalière. Et c'est précisément par l'effet du sens caricatural des manifestations individuelles, (et combien par là il est profondément catalan !) qu'il parvient à établir une certaine alliance entre l'ironie et l'émotion. Cela est charmant. Certes, la finesse de sa

vision et la subtilité de sa perception prêtent par moments à sa poésie un caractère quelque peu féminin. L'influence, nullement ostensible celle-là, des poètes anglais qu'il aime tant à traduire, n'y serait-elle pas d'aventure intervenue ?

Ce goût de l'ironie est, à notre sens, chez ce poète, la cause de l'évanouissement des nobles aspirations de l'âme vers l'idéal, celle-là se trouvant quelque peu écrasée par le poids d'une philosophie casanière d'où l'on voit le chemin qui mène au positivisme catalan. Il y a là peut-être une certaine corrélation avec l'amour que le poète ressent pour les petites choses de la vie naturelle et de la vie idéale. On serait tenté de croire que ce qui est petit a plus d'importance à ses yeux pour la poésie que ce qui est grand. Il semble d'instinct répudier les larges mouvements lyriques. On le voit donc se confiner de préférence aux gentillesses et aux jolieses. Mais dans ce jardin il nous charme avec sa voix à la douce musique mieux que tel ou tel autre grand poète avec son accent grandiloquent.

La pensée de Carner se sent portée au même titre que son inspiration vers ce qui a un sens particulier. C'est une manière propre aux Catalans que de penser sur des particularités, où ils résument, en fait et en idée, les contingences et les permanences. Dans la poésie de Carner on relève justement la maîtrise qu'il a de fixer en beauté claire les choses les plus insignifiantes. Grâce à ce don et à son ironie naturelle, il est arrivé à l'aristocratisation de l'âme des Barcelonais à l'esprit frondeur. Il est aussi assez maître de lui-même pour empêcher le cheval de la passion de se cabrer ; la froide raison tient chez lui le cœur dans le sentier du calme. D'où sa sérénité, d'où sa lucidité, d'où la tranquillité de ses sens. De plein gré il refroidit le sang qui coule avec ardeur dans ses veines. En lui, la flamme poétique brûle plutôt dans le domaine de l'intelligence que dans celui du sentiment. Cela ne nuit pas à la sincérité de son chant ni à la vitalité de sa poésie, dont les lignes sont toujours d'une pureté grecque, tout en suivant le mouvement rythmique de l'émotion ou les ondes de la lumière.

L'art poétique est pour Josep Carner un jeu gracieux, d'où la dignité n'est pas exclue par l'ironie. En jouant avec les

concepts, il arrive parfois au sein de la vérité. Sa formation intellectuelle est à ce point harmonieuse qu'elle ne provoque pas d'antagonisme dans ses sentiments entre ce qui est mortel et ce qui est immortel. Elle obtient la conciliation de l'un et de l'autre à l'aide de l'art merveilleux du poète. La vie naturelle devient chez celui-ci de la substance lyrique. La vie intérieure, par contre, se reflète dans l'aspect d'un paysage, quand il en fait la description poétique. Mais ce poète ne se cantonne pas dans tel ou tel sujet ni ne se répète pas. Il est toujours nouveau comme l'aurore et toujours frais comme l'air du matin. Il papillonne à l'envi sur ceci ou cela avec les ailes d'agilité que lui prête une fée : l'Habilité.

Discoureur autant que descriptif, il perçoit avec rapidité les détails essentiellement beaux de ce qu'il regarde. En revanche, il retient moins fortement les sensations fugitives de son âme. Son esthétique, car on peut vraiment parler chez lui d'esthétique, atteint cette suprême grâce qu'est la diaphanéité. D'où sa parenté avec La Fontaine. Son esprit est cristallin comme l'eau de la source où se reflète une pensée. De là viennent dans ses poèmes cette vision des choses et cette expression des sentiments si belles, si gracieuses, si ailées. D'ailleurs, ce poète s'accomplit tout à fait dans l'expression où il se libère vraiment et se repose. La fluidité verbale suit fidèlement son inspiration, celle-ci prenant une forme plastique dans des images aux contours lumineux ; et cette fluidité verbale suit également, mais d'une façon discrète, les pas de l'émotion. Les vers de Carner coulent toujours comme un rayon de soleil, faciles, spontanés, sans recherche d'aucune sorte. Ils sont d'une grande souplesse rythmique. Le rythme en est doux, clair, bien mesuré. Les mètres traditionnels — il a, semble-t-il, en horreur le vers libre — il les cultive avec une aisance et une maîtrise sans égales. Il joue avec la rhétorique d'une façon tellement charmante qu'il lui enlève toute rigidité. C'est ainsi qu'il a porté la perfection de la forme à un suprême degré. Cela n'a pas de prix en Catalogne.

On éprouve un réel plaisir à lire les ouvrages de cet esprit irrésistible. Il a tout d'abord publié un recueil de poèmes

qui es d'une unité parfaite : « Fruits saborosos », où chaque composition déroule un sujet avec une harmonie charmante. Si les détails y sont abondants et même étincelants, ils concourent toujours à réaliser l'ensemble avec un sens véritable du fini. Cet ensemble est obtenu au moyen de descriptions par images se succédant comme les ornements dans un ouvrage d'architecture. D'ailleurs, chaque poème se termine presque invariablement par une image d'une plasticité lumineuse. L'auteur commence là à se signaler par le mélange caractéristique de l'ironie et de la poésie. La poésie y a un sens catalan très profond et très intime ; elle est aussi savoureuse que les fruits dont elle chante avec ravissement la beauté. Des réminiscences grecques par-ci par là la poudroient d'or. Le poète est vraiment enchanté devant les fraises que les enfants ramassent sous l'œil attendri de la vieille grand'mère ; devant Aglaé qui cueille les oranges avec des yeux où brille une soif ardente ; devant les abricots que les jeunes filles s'offrent à pleine main, cependant que l'une d'elles entend sur les toits danser les tuiles et le vent ; devant l'idylle du vieux couple Alidé et Lamon, dont l'amour est pareil à cette pomme qui, toute jaune et vieille, exhale encore du parfum. Ce qu'il y a de prodigieux dans ces poèmes, c'est le parfait accord entre les images et le sujet. Ces images sont prises dans les éléments de la nature et dans les épisodes de la vie ordinaire avec une merveilleuse prescience poétique.

« Le Premier Livre de Sonnets » et « Le Second Livre de Sonnets » ont entièrement assis la réputation de Carner comme poète. Non seulement il réalise là de véritables tours d'adresse, malgré telle ou telle indécision de forme, mais son âme poétique se révèle avec mille scintillements, elle semble se confondre avec le jour. Le nombre de pièces y est considérable ; le poète est aussi abondant qu'habile. Quelque chose de classique se mêle dans ces sonnets à quelque chose de déliquescents, où la langue catalane se pare de nouveaux attraits et où telle une perle fine commence à percer l'ironie. Les premiers sonnets nous sourient comme des aurores pleines d'espérances. Pris superficiellement, ils donneraient par endroits l'impression de « gymmes poé-

tiques », voire d'exercices littéraires où le poète cherche à conquérir la maîtrise. Carner tresse là des couronnes :

— aux patriarches dont les lèvres dessinent le sourire lointain des horizons.

— aux prophètes dont la voix menaçante fait courber les têtes.

— aux apôtres dont le visage est sillonné de rides et rembruni comme la plaine ardente.

— aux évêques qui viennent du fond des siècles.

— aux confesseurs de qui l'on entend

s'éloigner les cantiques comme un brouillard d'or.

— aux fondateurs d'ordres dont la bouche profère des condamnations et se referme avec dureté.

— aux docteurs qui se lèvent dans les églises comme des lutrins éternels.

Mais on aime surtout entendre la voix du poète chanter la procession des faits, des gestes, des idées, des sentiments et des choses à travers l'air du matin, tant cette voix est fraîche, douce et mélodieuse. Nous nous laissons de bon gré charmer par le son des cloches de ses nuits d'enfant ; par la légende des forêts ; par le spectacle de la femme qui pleurait à cinquante ans ; par ces chandails prodigieusement multicolores que vend son ami Esteve Dorca, d'Olot ; par le délicieux sens humoristique qu'il nous révèle des souvenirs de la vieille Barcelone, notamment lorsqu'il dédie deux inimitables sonnets à une vieille frileuse tout en laissant percer une pointe de tendresse envers elle, au milieu des descriptions où le détail assume ce relief et ce rayonnement qui mènent à la beauté simple et vraie. Les prunelles des chats lui inspirent des images qui relèvent surtout de la divination psychologique. Il consacre avec un accent de robustesse classique un sonnet à « Une mère fraîche et souriante », qui fière tient « dans la jeune fermeté de ses bras la joie qui lui vient de ses entrailles ». Là commence pour ainsi dire le sens rassis dont ce poète fait montre au cours de son œuvre postérieure. Personne ne saurait surpasser Carner dans l'art avec lequel il dépeint le charme rustique et somnolent des villes de la province. Lisez le sonnet composé à l'intention

de « La Vila del Vendrell », quel sens de la vie locale et de la couleur locale, du parfum local et du ciel local ! Tandis que le poète nous montre un cactus se prendre d'adoration pour le soleil, il rend poétiques à nos yeux de par son art féérique les choses les plus ordinaires : le linge qui sèche, et les bas, et les jupons, et les culottes, et les chemises, et tous ces tons éclatants que l'on portera dans la joie du dimanche. Voilà des sujets susceptibles d'intéresser le peintre le plus féru de pittoresque, mais Carner est trop discourreur, sinon trop lyrique, pour s'attacher à la peinture pure. La beauté de ses sonnets est de temps à autre ternie par l'abondance des adjectifs, dont le rôle est trop étendu. Quelqu'un de malintentionné pourrait dire : ce sont là des sonnets fabriqués en série. On pourrait prétendre également que le poète se laisse aller dans la course de son imagination jusqu'à s'écarter un peu trop du sujet ; que les idées et les sentiments sont trop surchargés d'images ; que la finesse dans le dire le distrait tant soit peu du sentiment de ce qu'il dit. Mais le concept est toujours clair et l'expression est toujours gracieuse.

En lisant les poèmes réunis dans le recueil « Verger de les galanies » (1911), on se sent pris d'un sentiment d'admiration devant les incalculables progrès que le poète vient d'accomplir. Une véritable ascension vers la région auguste de l'azur y semble marquée. Cela tient du merveilleux. La langue catalane arrive là à une perfection telle que n'auraient auparavant soupçonnée les meilleurs de ses écrivains. L'Attique se fiance définitivement à la Catalogne. Dès lors, la Catalogne a droit d'entrée dans les grandes littératures. Le poète aspire de toute son âme à une amoureuse qui soit blanche et qui soit enflammée, à une amoureuse qui se réfugie au fond des bras de l'amant qu'elle fuyait. Après, lorsque son amour devient semblable à la feuille qui tombe dans la rivière, il nous dit l'humilité de sa douleur simple. Cela, c'est de la pure beauté grecque. Et simplement, bellement, il se libère de l'amour, sans faire claquer toutes grandes les portes de l'amertume. Et il dit : « O mon âme, écarte tout amour ; donne-toi au chant, plus noble que l'amour. La donzelle perd son suave parfum ; mais la grâce du chant se

perpétue. » Sa voix devient en effet plus pure et plus belle, rien d'abject n'en altère l'accent, et, pareille à la clarté du jour qui se lève, elle peut célébrer la brise qui sait où toute chose git. Ne dit-il pas de la manière la plus détachée, avec, encore, un sentiment de sérénité grecque, qu'il voudrait mourir, sans rien dire, en regardant les ondes ? Et l'âme n'en est pas meurtrie mais ensoleillée. Car, et il faut l'écrire en lettres toutes grandes, Carner, qui se trouve placé bien au-dessus des fantasmagories de Gabriel d'Annunzio, est le VÉRITABLE POÈTE MÉDITERRANÉEN, qui a bu dans l'air frissonnant tout le soleil et toute la grâce souriante de la côte catalane. Il a de par le rythme sacré de ses vers tracé la route idéale de l'art poétique de la Catalogne : la Méditerranée : divinité suprême, indéfinissable comme la vertu qu'a ce poète de dire dans ses strophes les choses les plus inexprimables. Certes, souvent la pensée s'abolit sous la mélodie charmante où l'émotion ne peut que s'atténuer où s'envoler pour devenir exquise. On a l'impression que le poète se repose dans le sentiment de l'azur du ciel, telle cette aimée qui, dans « la Chanson de la joie péremptoire », se perd dans ses songeries. Un seul moment il semble subir l'attrait de l'ombre et c'est alors qu'il décrie la lumière « faite de sagettes impudiques » et qu'il dit son amour pour une clarté demi-morte. Cela ne laisse pas de traces profondes ni durables dans l'âme du poète, qui sent intensément la gloire de la vie et la gloire de la femme, de la femme dont le corps en fleur répand une lueur secrète

O femme, tu es la rose suprême du jardin

dit-il, avec un accent qui jaillit de son cœur enivré. La substance de ce recueil de poèmes est véritablement sans prix.

« Les montjoies » (1912) lui succèdent sans perdre en valeur poétique. L'hellénisme est plus aigu, moins diaphane et moins ailé. Le poète semble pourtant être arrivé à faire chevaucher un esprit dans chacune de ses rimes comme il en avait le désir. « Les enfants du Boréas » montrent l'envoie qu'il pourrait prendre s'il avait la patience de s'adonner à des compositions de grand style, bien que la fantaisie et l'inspiration se perdent là dans un vol vertigineux, au milieu

du scintillement de l'air. Il veut encore frôler les déchéances de l'âme, et il nous parle d'un printemps trop turbulent, et il nous dit que son cœur est vieux, mais les rayons de la lumière méditerranéenne déchirent prestement ces brouillards de l'âme. L'oubli s'offre comme une promesse à sa vie damnifiée par le pas de l'aimée. C'est alors qu'il regarde la nature tout autour de lui et qu'il porte les yeux au ciel, où « les étoiles palpitent avec le rythme du sang de cette aimée ». Et il ne se désole déjà plus en constatant que l'amour du temps nouveau passe comme la rosée de l'aube. Il écarte l'angoisse de la nuit qui demande un seul esprit pour être enclos dans une seule vie. Et c'est avec un cœur revenu à l'enchantement de l'aurore qu'il s'applique à prêter une âme humaine aux arbres, aux feuilles, aux herbes, aux fontaines, à l'air, au vent, à toute chose mortelle qui frappe les yeux de son spectacle rayonnant. « Verger de les galanies » et « les Montjoies » sont des livres dont la splendeur ne s'éteindra jamais dans la mémoire des lettrés catalans.

Le côté humoristique de ce poète nous le trouvons, dans toute sa richesse verbale, avec un caractère essentiellement barcelonais, dans le volume qu'il a fait paraître en 1914 sous le titre « Auques i Ventalls ». N'avoue-t-il pas d'ailleurs qu'il cherche à faire ostentation de pauvreté dans sa richesse ? Le trait caricatural d'un individu, d'une ville, d'une fête, d'un geste ou d'une opinion, personne ne le perçoit avec autant de pénétration subtile que Carner. Mais il a le don rarissime de mêler la beauté à la caricature et par là il a fait œuvre durable. Les choses les plus banales sont chantées en même temps que ridiculisées avec un art consommé. L'auteur n'attache pas à ses poèmes plus d'importance qu'à un passant, bien qu'il soit conscient de la valeur civile de l'humorisme. Le sien est cordial. La vision qu'il a des perspectives citadines trouve pour nos yeux et nos oreilles le relief voulu dans ses vers, qui savent refléter à l'envi les nuances les plus fuyantes de l'air et du ciel. Ne chante-t-il pas une courette dont la poésie est si ratatinée ? Ne chante-t-il pas la dame à laquelle il n'a jamais été présenté ? Il incline même à vouloir rendre poétiques, ou peu s'en faut, les odeurs et les puanteurs catalanes. Son atticisme le sert fidèlement

dans ce cas. Sa lyre excelle à donner la note humoristique dans les compositions qu'il se dédie à lui-même, après son trépas : « Ex ». Dans le même ton sont charmants à lire les « Couplets à la voisine », « Une ville aragonaise », « Le blanc chapeau démesuré », « Barcelone, ville castillane, en été » et « Enseigne d'une couturière ».

Nous terminerons ces notes par trop hâtives en signalant à l'attention des lettrés français le dernier des ouvrages poétiques de Carner : « La Paraula en el Vent », où le poète semble avoir vraiment écrit ses vers sur l'aile du vent. La substance psychologique, la sensibilité et l'orientation spirituelles de ce livre sont les mêmes qui président à « Verger de les galanies » et à « Montjoies », mais avec cette différence que le verbe est ici, si possible, plus ailé encore. Le charme de ces poèmes est exquis, on ne peut le qualifier autrement. Le poète atteint là un atticisme d'esprit qui trouve son complément dans une forme parfaite. Grâce à cet art inimitable on entend les rêves chanter. Cette perfection de la forme ne permet pas de suivre toujours l'idée qui se brise sur les mots diaphanes ; elle nous échappe parce que trop fine et trop parfaite.

On devrait consacrer à Josep Carner en tant que prosateur au style fluide un chapitre spécial tout à son honneur. Il suffit de dire qu'il a écrit un roman d'aventures « La malvestat d'Oriana », où un véritable tour de force littéraire est accompli avec succès pour redonner de la vie aux formes désuètes de la langue catalane. Le sujet est d'ailleurs fertile en significations morales, tant est profonde la connaissance de l'âme humaine que l'auteur y développe. Il édifie là en réalité un monument à une passion d'amour. Le merveilleux instrument qu'est la langue catalane entre les mains de Carner, nous le retrouvons encore dans les traductions de romans anglais que celui-ci vient de faire. Il s'y est adonné comme à un sport. Mais quel grand artiste !

J. PEREZ-JORBA.

GIROUETTE

Mon moi est enfermé tout au fond d'un placard
Pendû comme un vieux pardessus
Et la girouette fait
En grinçant

Les quatre volontés

Du vent

Et pourtant mon ami Jean m'attend

Holà poète

C'est—le—son—d'une—clochette—qui—traverse—le—mur
—sans—qu'on—le—voie—vient—s'enfoncer—dans—mon—
oreille—et—me—ressort—au—bout—des—doigts
dididing

Cours cours pour prendre le métro
Qui parti de Vincennes
Va te rencontrer à Marbeuf
Et t'emportera comme un autre
Toi et ton poème

MANUFACTURE DE CHICORÉE
C. BEROIT

LILLE

Boîte vase ou maison

Je vous donne la vie quand mes yeux vous ont vus

Tac tac tactactactac

Une image avec son rythme

Dans la fumée des marrons grillés

Hop, une auto l'a écrasée

Oh pardon monsieur

Non non oui oui oui non

Non non oui nonnonnonnon oui

La porte est ouverte

Monte monte jusqu'au haut

Dans la maison claire

Où les heures

Sonnent en chantant

PIERRE ALBERT-BIROT

Poème

On pouvait voir mais ses yeux n'ont pas vu
Tous yeux ne font péché de gourmandise
De tout ce qu'il lui faut il est pourvu
Pour être aimé donc il faut qu'il le dise
C'est toujours trop petit entre les murs
Mais la beauté passe par la fenêtre
Elle se veut en surface d'azurs
Comme bouchon sur l'eau l'amour veut naître
A tout étage or il est d'un côté
Mâle dressé qui veut prendre et de l'autre
Signe de croix et désir a sauté
Madame mon habit n'est pas le vôtre
Sur la force érigée il y avait
Un grand capuchon bleu tombé des nues
Vie est-elle tableau peut-être ave
Phallus en est encore aux femmes nues

PIERRE ALBERT-BIROT

Epitalami

Nua ès la rosa que ha collit la nit,
peró es vesteix de la claror de l'alba.
Nua ès l'amor i dins tos braços balba,
peró del teu amor fas son vestit.

J. M. LOPEZ-PICÒ.

La civilisation de la mort

Aucune grande pensée humanitaire, aucun souffle vivifiant d'espérance, aucun élan généreux ne vient maintenant de l'Allemagne. Il se peut que ce pays ait la meilleure armée du monde. Mais cela ne suffit pas. Une nation est grande par ce qu'elle fait dans le domaine de la vie, non dans le domaine de la mort.

1903.

M. J. Novicov.

Motius

L'ESPERIT CREADOR

Vetaqui : mirat i ben mirat en sa pregonesa, ço que s'ens dona en la vida com a espectacle es sols una representació de ço que duem en els nostres endintres. Les coses del mon que s'ens fan cognoscibles pels sentits, totes les coses creades, inamovibles, definides, que s'ens imposen brutalment sense per ço domenyar-nos del tot, ens semblarien fantasmes si la realitat quotidiana no ens les fes present a totes hores. Mes la mateixa realitat ens palesa llur orba fatalitat i ens diu com l'esperit que en l'home viu es quelcom de superior a totes elles. Elles romanen sempre iguals a si mateixes, llavors que l'esperit canvia a tots els instants i plana pel damunt de llur passivitat vegetativa i de llur sumptuositat cósmica. Elles resten com en estat caòtic, llavors que l'esperit ve a ordenar el caos i generar noves ordenacions segons son albir. Elles son el plasma, pero l'esperit es la vida que anima el plasma; es, — en aquest mon de representacions en que vivim — el qui es i el qui crea, el qui ho renova tot en renovar-se ell.

En el record, en l'espectacle, en la sensació que del defóra li vé, l'esperit, però, es meravella. I llavors reconstrueix en sos endintres ço que l'ha meravellat, animant-ho amb sa vida propia. Així apren a saber que ell es per si sol quelcom d'imperatiu i d'autoritari, i que el mon exterior es no mes la resistencia que a son albir s'ofereix; així palesa son dret a regnar pel damunt de totes les coses, no ja per compliment d'un manament orb, sino per propi designi, per propia volensa, sobiranament. Així s'ha format el reialme de l'esperit, il. limitat, per tal que a les coses finides, creades fóra d'ell, hi afegeix tot ço que ell está creant constantment i es, com ell mateix, infinit.

ALFONS MASERAS.

Per tu, la meva amada

*Per tu, la meva amada
en qui és fixada l'infantilitat
dins la maturitat
d'una bella florida d'il·lusions
— Amada fina que saps tant bé riure
amb els ulls plens de sol
— Amada bona que saps arribar al meu esperit
com l'ona amansida a la platja
plena d'escuma com l'atmetller florit
— Amada bella per la nostra juvenesa.
Sigui per tu aquest meu barboteig de paraules*

*Jo voldria que fos el meu cant
lleuger com el teu cos de línies allargades;
que brollés del meu sentiment
com les rialles brollen dels esguards
I tu diguessis : De vegades aixís m' ha parlat amb els ulls*

JOSEPH A. VANDELLÓS.

Aiguille des secondes

*Je suis là depuis toujours
jusque, jusques? morne mouille
ironique mathématiquement pulsations
chaudes heurtant le bracelet
le fil télégraphique qui tremble
devant
tristesse ramifiée dans
les cartes, les indicateurs ne le disent pas
l'œil voudrait mordre le carreau
cursif il a écrasé tes pensées multi
formes en passant
partout il y a des tramways
il y en a un qui se baigne dans
la Seine
A côté de celui mesuré par 2 rails
il y en a un aplati sur les pavés
que les gens piétinent
dans les livres il n'y a que de la poussière
demains perchés sur un rayon
noires et croches jetées dans la
tête
par le trou que ton cigare a fait au journal
tu vois le ciel*

RAIMON RAJKY.

Una nit d'ara fa poc a Paris

Com un ull desclòs damunt la façana monumental de l'estació del quai d'Orsay per veure l'esplendor lirica dels Jardins de les Tulleries, el rellotge de daurades agulles marcava les set en punt.

La gernació després del diurn treball anava a carrera feta vers el repòs de la llar pel pont de Solferino, entre els ralls, la ning-ning i l'estrèpit eixordador dels tramvies, mentre l'aigua del Sena s'escolava de trasantó per sota amb resplendors d'argent i de serpent.

El sol, magnífic besavi dels nostres besavis, era en una mena d'agonia triomfal que el duia a llençar espurnes d'or per la llenca de cel i a coronar amb elles la noble gracia fina de Notre Dame, alli al fons del riu. Després, a mida que la nit accelerava la cursa dels seus passos, el magnífic besavi dels nostres besavis deixava caure unes gotes d'argent com si fos un astre en difusió per damunt de la ciutat embadalida.

La Nini no veia res de tota aquella meravella i s'esporugua davant del vespre que anava estelant-se. En veient com les mansardes brillaven sota la claror de la lluna, tingué el pressentiment de que aquella nit els sinistres ocells mecànics vindrien a visitar Paris, a manera d'espervers guiats per l'esperit del mal, no per vetllar damunt del son dels parisencs, sino per trencar-lo sota un bateig de foc i de ferre.

Per la ciutat s'encenia un fanal ara ací, un fanal ara allà, destriant, a través dels vidres pintats, una llum blavosa de porcelana vella i de cementiri, per tal que els carrers prenién de xic en xic el to d'una litografia holandesa. Els arbres i les cases feien giravoltar llur silueta fantástica davant dels ulls de l'imaginació. La ciutat era tota envocallada per la bellesa trista d'un abandonament.

La Nini caminava amb passos fins i llenguers pel pont de Solferino i més airosa que els altres dies. Era en desig d'arribar a casa seva de bona hora i de tant en tant fixava els seus ulls en els estels puríssims, quan no en la lluna, que anava posant el seu vel de lliri i el seu silenci damunt la ciutat il luminada de blau.

Les « sirenes » dels bombers donaren al cap d'una hora l'alerta per anunciar el vol imminent dels esparvers. La Nini acabava de sopar i no s'havia errat: aquell vespre primaverat no era de bon averany. Sense perdre un minut va deixar la seva « chambre de midinette » i s'en va anar a refugiar-se al soterrani, perquè romanent a la mansarda s'exposava a un greu perill.

El canó deixava oir el seu retronys llunyedà, mig vençut, en aquell moment, pels xiscles estridents de les sirenes. Quina por no li feien aqueixos tràngols a la pobre Nini. Tota tremolosa romania sense gosar dir paraula en un recó mal esclarit per un llumet d'oli; però, en veient entorn d'ella un grup de nens i nenes que no tenien por, es va sossegar. Car no era de raó que ella hagués temença si la mainada era tranquila.

Tot d'una, en mig de la mainada tranquila, li vingué com duta del cel estant per una coloma una amable inspiració. Va proposar a l'assistència referir el conte den Perrault « Le petit chaperon rouge ». La seva proposició, ja es pot pensar, fou acollida amb entusiasme per aquella munió d'infants.

Encara no va començar a dir les inolvidables paraules: « Una vegada hi havia una nena molt maca, la més maca que pugni haver-hi... », que els infants varen tots fitar els ulls en la Nini, joiosos i àvids d'oír el conte que la seva veu melosa anava destriant amb un seguici d'emocions ingenues i de delicioses fantasies. Era ja un encís.

Bentost, heus' aquí a la Nini havent d'interrompre la tost just començada narració. Una veu, la de la *concierge*, anunciava als refugiats que era hora d'eixir del soterrani, que el perill havia passat. Ja els bombers amb llurs trompetes feien avinent que l'alerta era finida i les campanes de les esglésies, joioses com si celebressin una lliberació, els feien chor.

Però els infants restaven decebut i tristos, intimament decebut i tristos en sortint de la « cave ». Es clar. El deliciós conte « Le chaperon rouge » no s'havia acabat i eren desitjosos de coneixe'n la resta i la fi.

Paris, abril 1918.

ROMÁ PLANAS.

Les Livres

« *Calligrammes* », poèmes de la paix et de la guerre (1913-1916), par Guillaume Apollinaire. *Mercure de France* Paris, 1918.

Voici un livre grâce auquel la poésie d'avant-garde atteint les plus hautes cimes de l'inspiration moderne. On pourrait se hasarder même à dire que son lyrisme est marqué d'un sceau d'ultra-modernité. L'élan juvénile d'« *Alcools* », ouvrage dont les lettres françaises s'honorent, est ici dépassé dans le fol émerveillement de la course vers les régions méconnues de la beauté. Guillaume Apollinaire est un véritable, un grand poète qui n'obéit qu'à la force de son rayonnement intérieur et dont la voix — ô privilège sacré — pénètre au plus profond du lecteur. La poésie vivement l'illumine d'une lumière rare, fait fleurir sur ses lèvres des mots nouveaux et donne à ses vers des accents nouveaux. Y avait-il donc encore quelque chose d'inédit sous le soleil ? Cet art de sorcellerie qu'est l'art d'Apollinaire semble vouloir nous le faire croire. Croyons-le donc. N'a-t-il d'ailleurs pas réussi à prêter de la dignité poétique à des expressions essentiellement prosaïques ? Voilà qui est audacieux et voilà qui est merveilleux.

Rien ne saurait nous faire aimer autant la poésie d'Apollinaire que son aspect de vigoureuse santé. D'où la puissance de son souffle lyrique. Rien de maladif, rien de vénéneux, rien de déprimant chez elle, même lorsqu'elle s'égaré dans les bosquets perdus où le poète chante les joies défendues de

l'amour avec des mots crus. C'est cette santé florissante qui lui permet de s'adonner à bien des fantaisies, celles-là plutôt apparentes que réelles. Elles servent en tout cas à former chez lui un lien invisible mais sensible entre la poésie et la réalité. Apollinaire ne cherche pas d'ailleurs les images inédites pour le plaisir de faire systématiquement du nouveau. Ses images répondent presque toujours à une observation aiguë de ce qui l'entoure ou à l'irradiation de son soleil intérieur. Souvent il nous mène par des sentiers de détour au domaine de l'art descriptif. Ce n'est pas pour longtemps. Il n'aime pas comme les rhétoriciens recourir à la pelote de ficelle au dévidement facile et s'y attarder.

Guillaume Apollinaire a certainement dans son âme une mandoline toujours prête à laisser entendre sa voix mélodieuse. La valeur intrinsèque de ses poèmes gît précisément dans la mélodie qui se déroule au dedans d'eux-mêmes avec la fluidité des ondes d'un fleuve. Ce n'est pas le résultat de combinaisons verbales où excellent les rimailleurs habiles. La poésie d'Apollinaire a le don de savoir marier, en mettant à profit un sens réel de l'originalité, les exemples d'enchantement imprécis de l'âme avec le contour le plus simple des faits quotidiens. Elle établit de temps à autre un entrelacs d'images célestes avec des éléments anti-poétiques. Le résultat en est féérique. Ne voyons-nous pas de ses poèmes jaillir des sentiments purs et des émotions naïves conjointement avec des

intentions pécheresses et des rires érotiques? Le plus remarquable de cette poésie c'est le penchant très prononcé qu'elle montre pour les suspensions logiques de la pensée. D'où le culte un peu fugace que l'auteur professe pour l'illogique et l'in vraisemblable. Le lecteur de sens rassis en perd la tête et reçoit l'impression d'un art invertébré. Par contre, rien ne saurait être intimement plus vertébré que l'art poétique d'Apollinaire. Ce poète ne nous a-t-il pas déclaré son amour pour la représentation des sons, des gestes, des bruits et des détails sans un lien apparent entre eux comme dans la vie? Les invraisemblances ne les emploie-t-il pas de la façon la plus raisonnable du monde? N'éprouve-t-il pas dans sa poésie un certain plaisir à concilier les contraires? Ne le voyons-nous pas joindre l'argot cuivreux de Panam ou des tranchées à la joaillerie d'un langage savant? Apollinaire, et c'est là encore un mérite à porter à son actif, fait tout ce qui dépend de lui pour que la liberté rythmique règne dans ses vers comme le sang règne, sous les impulsions affectives, dans les mouvements du cœur.

« Calligrammes » a réellement une tout autre valeur que « Alcools » : la voix du poète y est plus forte, plus profonde et plus humaine.

L'âme à lire ses poèmes est toute soulevée par l'émotion esthétique. Rien de plus émouvant sous ce rapport que le chant dédié à « L'Italie » : là, Walt Whitman est dépassé en hauteur ou peu s'en faut. Nous pourrions citer d'autres pièces de ce recueil dont la beauté

est extrême. Le lecteur ne tardera pas avec son esprit fin à les découvrir.

« Grammatica Catalana », par POMPEU FABRA. Barcelona, Institut d'Estudis Catalans, 1918.

« Diccionari Ortogràfic », precedit d'una exposició de l'ortografia catalana, redactat sota la direcció de P. FABRA. Barcelona, Institut d'Estudis Catalans, 1917.

Depuis quelques années on travaille à Barcelone pour ainsi dire fiévreusement à la création de l'outillage intellectuel de la Catalogne. Un progrès énorme a déjà été accompli. Le mérite en revient notamment à l'Institut d'Estudis Catalans, placé sous les auspices de la Mancomunitat, association des conseils généraux. Le si regretté Prat de la Riba, le philosophe Eugeni d'Ors et le philologue Pompeu Fabra en ont été les principaux artisans. Pompeu Fabra, doué du plus haut esprit scientifique et d'un goût littéraire très sûr, est venu mettre de l'ordre grammatical dans la prose catalane, à ce point que l'on écrit aujourd'hui notre langue avec autant de finesse que de perfection de style. Fabra est devenu par là un soutien technique de la culture de son pays. La langue catalane, magnifiquement parée d'une orthographe assise sur des bases scientifiques, peut tenir à l'heure actuelle un beau rôle parmi les langues les plus cultivées de l'Europe. Au demeurant, on ne pourrait parvenir à sa connaissance parfaite sans avoir recours aux deux ouvrages dont nous venons de faire état.

LITUS.

Revue et journaux

Mercury de France (1^{er} Août 1918). — M. Gustave-Louis Toutain consacre à Péladan une étude où la sympathie pour l'auteur disparu ne nuit pas au libre examen de son œuvre. Pouvons-nous aimer, nous les jeunes, l'échaffaudage grâce auquel ont été bâtis les romans de la Décadence Latine, alors que tout parle autour de nous de Renaissance Latine? Non pas : l'émotion est là trop factice, la pensée trop ondoyante, l'art trop indécis pour ceux dont le goût aime survoler avec simplicité les choses éternelles. Les jugements passionnés que Péladan a portés peu avant de mourir sur la peinture d'avant garde n'ont fait du tort qu'à sa réputation. C'est là l'écueil où se heurtent les esprits qui raisonnent sur l'escarpolette des préjugés, ceux-ci n'ayant pas plus de puissance éclairante vis-à-vis de la vérité qu'une allumette.

La Revista (N^o du 1^{er} août). — Sous le titre *Moralités et prétextes*, le poète J.-M. Lopez-Pico, dont les poèmes vibrent d'une vibration si personnelle, continue de lancer les éclairs de sa pensée à coups de fusées en prose. Il nous dit : « Nous, les poètes, nous avons à surveiller la réalité contrefaite par la rhétorique des techniciens ». Là, rien à contredire, tous les mots sont à contre-signer.

L'Europe nouvelle (N^o du 27 juillet). — M. Raymond Schwab se plaint de l'indifférence dont la

jeunesse a fait montre envers Victor Hugo. Pourquoi celle-ci ne partage-t-elle pas son admiration pour l'envolée lyrique du poète de « La légende des siècles »? Cela tient, à notre avis, à une question très importante où l'intelligence occupe une place très voisine de la sensibilité.

La sensibilité a voyagé depuis dans des régions jusque-là explorées et le cerveau s'est paré d'une lumière plus aiguë. En suivant de trop près le maître majestueux, on risque, a-t-on pensé, de tomber dans la culture des lieux communs et de s'égarer dans l'enflure des sentiments. Sans doute y a-t-il de l'exagération dans ces préjugés d'ordre intellectuel et sentimental à la fois.

Victor Hugo est un très grand poète qui illustre glorieusement la France et que l'on ne doit pas méconnaître, mais il ne faut pas se laisser aller à son imitation à peine de déchéance. L'imitation d'un poète aussi démesuré aurait des conséquences plus néfastes que celle de la nature. Ce serait l'imitation de la mort.

Nord-Sud (n^o de mai). — Un très beau poème, *Espace*, de Pierre Reverdy, où nous trouvons réalisées les idées esthétiques de l'auteur. Celui-ci, en effet, n'a-t-il pas dit avec une certaine justesse qu'on crée une image forte en rapprochant sans comparaison deux réalités distantes dont l'esprit seul a saisi les rapports?